

QU'INTERROGE L'HYPERSEXUALITÉ À L'ADOLESCENCE ?

Alexandre Beine

L'objet de mon exposé est celui de ma propre interrogation face à la répétition d'un fait clinique que j'entends de plus en plus fréquemment de la part de certains sujets en adolescence. Ils sont de cet âge où ils s'identifient encore eux-mêmes comme fille ou garçon, mais où j'hésite quant à moi à les appeler jeune femme ou jeune homme. Et je crois pouvoir dire que mon hésitation est alimentée justement par ce fait clinique, que je me propose d'isoler à partir de leurs dires concernant leurs pratiques sexuelles, et qui correspond en première approximation à ce que la terminologie médicale désigne comme l'hypersexualité. Les dictionnaires médicaux définissent l'hypersexualité, ou aphrodisie, comme « l'exagération du désir sexuel¹ » qui aboutit à « répéter l'acte sexuel avec une fréquence inhabituelle² ». La nosographie classique y a inscrit une différence sexuée puisque, pour ce qui concerne un homme, on parle de satyriasis et pour une femme de nymphomanie. Évidemment, une telle définition pose la question de la norme en rapport à laquelle on peut juger de ce que seraient une exagération ou une fréquence inhabituelle. La médecine scientifique a désormais l'habitude de déterminer une telle norme sur des bases quantitatives et

1. Garnier Michel, Delamare Jacques, *Dictionnaire des termes de médecine (24e édition)*, Paris, Maloine, 1997, p. 454.

2. « Satyriasis », in : *Dictionnaire médical de l'Académie nationale de Médecine*. <http://dictionnaire.academie-medecine.fr/index.php?q=satyriasis>

statistiques, en fonction des comportements habituels des populations. Précédemment, on se référait plutôt à des valeurs morales. Le repérage du seuil au-delà duquel se marque l'exagération dépend donc du contexte social et culturel³. À partir de la clinique adolescente que je vais aborder aujourd'hui, je propose pour ma part de considérer comme aphrodisie la multiplicité de relations qui ne viseraient, d'après les dires du sujet, qu'à la satisfaction exclusive de pulsions sexuelles. Ce que je circonscris donc comme l'hypersexualité est la revendication par le sujet d'une sexualité déliée de tout engagement amoureux ou conjugal, ce qui s'accompagne le plus souvent d'une diversification des partenaires sexuels comme preuve d'une indépendance vis-à-vis de l'autre.

Adolescence et sexuation

Avant d'interroger plus précisément cette clinique à partir de quelques cas singuliers, je pense utile de faire un détour par certains rappels concernant l'opération de l'adolescence. L'adolescence est un temps – le mot dérive du participe présent *adolescens* – où s'actualise par des expérimentations corporelles et langagières une recherche subjective, à travers l'élaboration de l'identité sexuelle et de la sexualité. Cette recherche est déclenchée par la métamorphose pubertaire, où les transformations anatomiques du corps, c'est-à-dire les caractères sexuels secondaires, et l'apparition de nouvelles pulsions sexuelles confrontent le sujet à une altérité qui l'habite, à un inconnu intime avec lequel il va devoir traiter. En tant que parlêtre, comme corps pris dans le langage, c'est d'abord en lui-même qu'il rencontre l'altérité, par le rapport du corps au langage et vice versa. Et c'est en traitant cet inconnu, ce réel qu'il est amené à mettre en place un nouveau rapport au corps, au sexe et à l'autre. Là où la culture sociale et les traditions imposaient auparavant, en Occident, des rites assumés par le collectif qui faisaient accéder le sujet à son identité sexuée d'homme ou de femme, la société contemporaine ne promet pas une manière commune d'accompagner chacun de ses membres dans ce passage. C'est ainsi que l'adolescence peut s'envisager comme une invention du contemporain, où cette période du développement s'appréhende comme un temps psychique d'invention subjective face au réel que révèle le sexuel au cœur du corps et du langage. Le sujet adolescent contemporain est donc seul face à ces énigmes : à sa charge de trouver d'autres parlêtres capables de l'accompagner dans cette

3. *Ibid.*

recherche, en incarnant le grand Autre. De cette solitude témoigne tout particulièrement la loi belge du 25 juin 2017, réformant des régimes relatifs aux personnes transgenres en ce qui concerne la mention d'une modification de l'enregistrement du sexe dans les actes de l'état civil et ses effets, qui laisse la possibilité au citoyen de changer le sexe mentionné dans son acte de naissance, sans modification des caractères sexuels anatomiques, quand « il a la conviction que le sexe mentionné dans son acte de naissance ne correspond pas à son identité de genre vécue intimement ». C'est donc au sujet d'élaborer seul ce « vécu intime » et d'affirmer sa « conviction » qui suffit à changer son inscription sociale comme homme ou femme.

Cette loi montre aussi combien l'attention de notre société contemporaine est polarisée par les caractères anatomiques, qui surdéterminent l'identification sexuelle et constituent de l'avis de certains une entrave à la liberté du choix individuel et au droit à disposer de son propre corps, voire à s'autodéterminer⁴. Mais la psychanalyse permet de repérer que la vraie découverte de l'adolescence est le débordement du génital par le sexuel⁵ et que la logique phallique n'est pas la seule à ordonner une jouissance. Les premières relations amoureuses dévoilent en effet des jouissances différentes, soit qu'elles fonctionnent selon la logique phallique soit selon une logique Autre. Comme J. Lacan l'a développé à partir des formules de la sexuation⁶, la logique phallique ordonne la jouissance masculine à partir d'un interdit universel, l'interdit de l'inceste, qui barre l'accès à une jouissance absolue : la jouissance phallique est limitée par la castration et l'homme n'a accès à son partenaire qu'en tant qu'objet *a* du fantasme, « que par l'intermédiaire de ceci qu'il est la cause de son désir⁷ », et il réclame les objets partiels « en tant que substituts de l'Autre⁸ ». De l'autre côté, la position féminine n'est pas-toute soumise à la castration et la jouissance féminine n'est pas marquée par cet interdit universel. Si l'accès à une jouissance absolue lui est aussi impossible à atteindre, c'est de manière contingente : cet impossible vient de l'écartèlement féminin entre le signifiant phallique et le signifiant du manque dans l'Autre. La femme a rapport au signifiant phallique – si-

4. Marguénaud Jean-Pierre, « Liberté sexuelle et droit de disposer de son corps », *Droits*, 2009/1 (n° 49), p. 19-28. DOI : 10.3917/droit.049.0019. URL : <https://www.cairn.info/revue-droits-2009-1-page-19.htm>

5. Douville Olivier, *De l'adolescence errante, variations sur les non-lieux de nos modernités*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2008, p. 26.

6. Dor Joël, « La sexuation et ses formules » et « La femme n'existe pas - Il n'y a pas de rapport sexuel », in : *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris, Denoël, 2006, pp. 507-530

7. Lacan Jacques, *Le séminaire, Livre XX. Encore (1972-1973)*, Paris, Seuil, 1975, p. 75.

8. *Op. cit.*, p. 114.

gnifiant du désir et donc signifiant sans signifié – à travers lequel elle atteint son partenaire, de sorte qu'elle « n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère⁹ ». Mais elle a aussi rapport au signifiant de l'Autre « en tant que, comme Autre, il ne peut rester que toujours Autre¹⁰ », c'est-à-dire qu'il désigne « l'impossibilité de dire tout le vrai¹¹ ». La jouissance féminine est donc divisée entre la jouissance phallique et une jouissance Autre, jouissance supplémentaire qui touche à l'altérité en tant que telle et qui ne peut être dite. Face au sexuel, le sujet adolescent rencontre ainsi un triple impossible qu'il va devoir assumer pour vivre une sexualité avec un ou une partenaire. Il lui est impossible d'accéder à une jouissance s'il ne choisit pas une des deux logiques de la sexualité. Dès lors qu'il fait ce choix, il lui est impossible d'accéder à une jouissance absolue. Et même à travers une jouissance partielle, qu'elle soit phallique ou supplémentaire, il lui est impossible, de par la structure langagière elle-même, de résorber la séparation d'avec son partenaire. L'adolescence aboutit à ce que le sujet trouve une manière de composer un lien social en tenant compte de ce triple impossible. Mais, en l'absence d'un soutien par d'autres parlêtres l'accompagnant dans ce trajet, cette opération adolescente peut aboutir à une impasse.

J'en viens aux caractéristiques cliniques de l'hypersexualité dont plusieurs adolescents m'ont parlé et qui me paraissent cruciales pour en saisir la fonction psychique. D'abord, il est important de préciser que l'hypersexualité ne m'a jamais été présentée comme objet d'une plainte. Elle n'est jamais dénoncée par le sujet comme l'origine d'une souffrance et elle n'est jamais l'objet d'une demande de soins ni d'une demande de savoir quant à sa cause. Seul l'entourage des jeunes, leur famille ou les services sociaux quand ils en ont été avertis, présente l'aphrodisie comme un problème, taxé alors de « conduite à risque ». Dans les meilleurs cas, cet entourage demande que le problème soit élucidé et résolu. Mais bien souvent, il le réduit à un excès comportemental incompréhensible, qu'il s'agirait d'empêcher. Si les jeunes eux-mêmes ne s'en plaignent pas, c'est bien au contraire pour revendiquer cette hypersexualité comme un choix qu'ils disent assumer. Ceci peut paraître déconcertant, particulièrement quand l'hypersexualité concerne des sujets très jeunes qui entrent à peine dans la puberté. On peut ainsi distinguer deux tableaux cliniques selon l'âge de ces adolescents,

9. *Op. cit.*, p. 36.

10. *Op. cit.*, p.75.

11. *Op. cit.*, p. 87.

même si la fonction psychique de l'hypersexualité me semble se structurer autour des mêmes enjeux, comme je vais essayer de m'en expliquer.

Une faillite du langage

D'un point de vue purement descriptif, j'isole donc un premier tableau clinique d'hypersexualité précoce qui concerne des filles et des garçons, âgés de 12 à 14 ans. La demande de traitement émane alors quasiment toujours de l'entourage familial ou social. Les jeunes eux-mêmes reconnaissent souffrir de crises d'angoisse, lesquelles s'accompagnent souvent d'une répétition d'ivresses toxiques et de violences auto-infligées, parfois de tentatives de suicide. Dans une majorité de cas, la première expérience sexuelle qu'ils rapportent est un viol. Un exemple assez typique est celui d'une jeune fille de presque 14 ans, qui m'a été adressée par un service de l'Aide à la Jeunesse pour une prise en charge hospitalière, suite à des fugues qui se multipliaient depuis plusieurs mois et qui se compliquaient d'un décrochage scolaire, sur fond d'opposition systématique à l'encontre de sa mère. La jeune fille avait été violée par une bande de garçons l'année précédente et son attitude de défi envers les adultes s'était décuplée par la suite. Lors de notre premier entretien, en présence de sa mère et d'une référente sociale, elle m'a expliqué comment elle assurait sa subsistance durant ses fugues en se prostituant avec des hommes adultes. Elle disait ne rien regretter de ces agissements et concentrait sa rancœur sur sa mère. Celle-ci était en effet la seule adulte qui s'en occupait et qui était responsable de sa protection, puisque son père était incarcéré depuis plusieurs années. Pour que le sujet puisse interroger ses actes et ses dires, il faut bien sûr qu'un transfert s'établisse et un premier entretien ne permet souvent pas d'en entendre plus.

Mais certains adolescents s'engagent dans le transfert et plusieurs se sont mis à me parler de deux effets de cette hypersexualité précoce : la transformation de leur passivité en activité et le contrôle sur leur existence. Un garçon de 14 ans, hospitalisé en psychiatrie, m'a raconté avoir de multiples relations sexuelles avec des garçons adolescents et avec des hommes adultes qu'il rencontrait via des sites dédiés, sur internet. Ce garçon présentait des symptômes anxieux et dépressifs, ainsi que des accès de transe incontrôlables, parfois impressionnants. Il s'infligeait des blessures pour faire cesser ces crises. Durant son séjour hospitalier, des souvenirs d'un abus sexuel lui sont apparus, sous forme de cauchemars d'abord, mais de

manière assez floue de sorte qu'il doutait lui-même de leur authenticité¹². À mesure qu'il en a parlé à différents intervenants de l'hôpital, y revenant lui-même spontanément, son récit s'est fait plus clair et structuré. Il a fini par considérer ce viol comme un événement de la réalité, survenu deux années plus tôt. Mais c'est en réponse à mes questions qu'il m'a donné des détails sur son hypersexualité, après que l'équipe soignante m'eut appris qu'il avait conseillé les sites de rencontre à un autre jeune. Il a pris rapidement une attitude rassurante face à mes interrogations, affirmant simplement : « Je maîtrise ». Il différenciait l'aphrodisie du viol qu'il aurait subi, en expliquant que sa recherche de relations sexuelles lui faisait quitter la position d'objet où l'abus l'avait mis. Et il justifiait encore cette pratique en expliquant ce qu'il y trouvait – « Je me sens plus apprécié ». Concernant les relations durables avec d'autres jeunes, il se bornait à des amitiés chastes, même si elles étaient parfois passionnées. « L'amour c'est pas mon truc », me disait-il, en expliquant : « J'ai peur de tomber amoureux parce que ça je ne saurais pas contrôler ».

L'hypersexualité est envisagée par cet adolescent comme une transformation d'une position passive en une active pour qu'il ne soit plus réduit à l'objet dont jouit l'Autre. Il semble qu'il aspire ainsi à atteindre une place de sujet, garantie par le fait qu'il jouirait à son tour de son partenaire et qu'il ne serait plus joui par l'Autre. Cette tentative rate cependant, comme le montre la compulsion irrépessible à renouveler ces actes sexuels, sans pouvoir même penser à s'arrêter. Si ces actes se répètent sans cesse, c'est qu'ils ne s'inscrivent pas pour le sujet, faute d'être repris par sa parole. Ce jeune ne s'énonce pas quand il répond laconiquement aux questions d'adultes inquiets ou fascinés. Ses prétendus actes sexuels ne sont pas appropriés par un discours qui s'adresse à un Autre d'où il se fait reconnaître. L'hypersexualité constitue alors une tentative de traitement réel du corps, imaginativement présenté comme puissant, mais dénoué d'une inscription symbolique. Ceci me semble aussi avoir valeur d'interrogation, voire de

12. Le deuxième exemple clinique montre combien le caractère historique de l'événement traumatique est loin d'être toujours vérifiable. Cependant, l'important réside dans la représentation que le sujet peut s'en faire. C'est ici qu'il s'agit de différencier le trauma du traumatisme. Le trauma désigne l'impact de l'événement, le choc qu'il provoque sur le psychisme. C'est l'effet perturbateur que la perception de cet événement peut avoir sur l'organisation psychique. Le traumatisme correspond à la représentation de l'événement traumatique que construit le sujet par ses associations psychiques. La représentation produit alors une signification imaginaire de l'événement pour le sujet et elle est structurée symboliquement par le fantasme, qui organise son rapport à l'autre. C'est donc grâce au traumatisme en tant que représentation que le sujet peut se positionner vis-à-vis de l'événement traumatique.

contestation, du phallus comme repère du sexuel, c'est-à-dire comme symbole de la sujétion à un interdit qui entame la jouissance.

La volonté de contrôle des événements – leur maîtrise, comme le disait mon patient – renvoie inmanquablement à la position inverse, celle où le sujet vit une situation de détresse (*Hilflösigkeit*). Ceci est tout bonnement la définition que donne S. Freud du traumatisme psychique¹³. L'hypersexualité apparaît donc aussi dans une fonction de traitement des reviviscences psychotraumatiques, comme la répétition d'une préparation au danger que le sujet pourrait affronter désormais sans vivre une nouvelle détresse subjective. Il est utile de rappeler que S. Freud rapprochait la détresse traumatique de la détresse du nourrisson, ce qui permet de repérer le facteur traumatisant de l'événement dans l'état de solitude face à l'insatisfaction des besoins vitaux, c'est-à-dire l'état de désaide, d'abandon par un Autre secourable. Ce manque de l'Autre est tout à la fois le manque de mot pour dire le dévoilement de la mort comme réel. « Le trauma est donc, d'une part, ce qui réduit le sujet à une solitude absolue, abandonné par tout humain secourable tenant lieu de l'Autre, et, d'autre part, cette perception dont le langage ne peut rendre compte, qui échappe à la réalité psychique et qui obture la place de sujet¹⁴ ». Mais quand un sujet essaye de traiter les traces traumatiques par l'hypersexualité, c'est-à-dire par des actes qui se passeraient de parole, cette autothérapie ne peut qu'échouer puisqu'elle fait l'impasse sur l'aide incontournable de l'Autre du langage, pour pouvoir border le trou réel que le trauma a révélé dans la trame imaginaire et symbolique de la réalité psychique. Le psychanalyste peut alors proposer un autre traitement, en incarnant cet Autre secourable tenant lieu du langage, qui puisse accompagner la construction d'un récit par le sujet à partir de son histoire où il va pouvoir situer l'événement qui l'a fait basculer.

L'incertitude de la parole

J'en viens maintenant au deuxième tableau clinique, que j'ai rencontré chez des sujets un peu plus âgés, de 16 à 18 ans. Ces filles et ces garçons, ces jeunes femmes et ces jeunes hommes devrais-je dire, parlent quant à eux de leur aphrodisie de manière spontanée, mais toujours sans la cibler

13. Freud Sigmund, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1973, p. 95.

14. Beine Alexandre, « Sidération traumatique et relances psychodynamiques », *Dossier de préparation des journées « Du bon usage du traumatisme »*, 01/06/18. <https://www.freud-lacan.com/getpagedocument/27332>

comme une difficulté. Ils se plaignent paradoxalement d'une absence de désir et d'un manque de sens qui les empêchent de vivre. Ils décrivent ainsi une morosité envahissante et sont incapables de s'investir dans un projet durable, qu'il s'agisse d'un loisir, des apprentissages scolaires, d'une formation professionnelle ou d'une relation sentimentale. À chaque fois, ils se disent incroyables face à la possibilité d'une relation de couple et un certain nombre a souffert d'une séparation amoureuse, vécue comme une trahison. Ainsi une jeune femme de 18 ans, que je recevais à mon cabinet depuis ses 16 ans, me racontait sans détours ses coucheries d'un soir avec des hommes dont elle ne connaissait souvent que le prénom et qu'elle ne cherchait pas à revoir. Elle avait présenté un début d'anorexie vers l'âge de 16 ans, sans perte de poids inquiétante cependant et qui s'était apaisée après un peu plus d'une année. Elle a multiplié ensuite les échecs scolaires, se désintéressant de ses études. Elle avait investi deux relations de couple dont elle m'avait abondamment parlé : elle en attendait beaucoup, se mettant à disposition de chacun de ses amoureux successifs, dont elle critiquait le manque d'engagement. C'est après une infidélité de son deuxième amant qu'elle a quitté celui-ci et s'est mise à répéter des aventures sans lendemain. Elle présentait cela comme un plaisir qui lui évitait de se confronter à l'inconstance sentimentale et à la trahison d'une promesse. « Je ne peux plus faire confiance à un homme », disait-elle. Elle s'est aperçue ainsi qu'une relation d'amour est impossible si elle ne repose que sur des sentiments, par nature volatiles et mouvants, et sans qu'elle prenne appui sur un engagement, c'est-à-dire sur le respect d'une parole. Et elle en a conclu qu'il était impossible à atteindre, l'hypersexualité lui apparaissant alors comme un ersatz. Ceci dura quelques mois avant qu'elle s'essaye à une nouvelle relation de couple. Elle s'est confrontée à de nouvelles insatisfactions et s'est plaint alors de l'immobilisme de son partenaire, qui lui annonçait sans cesse son intention de travailler, en reportant toujours la réalisation de ses promesses.

Cette plainte renvoie à un dernier exemple, celui d'un jeune homme de 19 ans que je recevais à mon cabinet. « Je suis détaché », se plaignait-il. « Même pour mes besoins, j'ai la flemme », me donnant comme exemple : « il m'est arrivé de ne pas manger pendant plusieurs jours ». Cet état fluctuait légèrement depuis deux ans, où il alternait des périodes d'isolement complet et d'autres où il fréquentait des amis. Il avait arrêté sa scolarité, qu'il réussissait pourtant sans peine, expliquant notamment : « Je ne parviens pas à me projeter dans une satisfaction future ». Il rapportait avoir eu un premier éveil sexuel à l'orée de la puberté, avec de premières masturbations

et quelques contacts érotiques au début du secondaire. Mais suite à ce qu'il décrivait comme un harcèlement scolaire, il s'était replié dans une solitude protectrice jusqu'à l'âge de 17 ans. À cette époque, il entama de multiples « relations hypersexualisées », comme il les nommait lui-même, en s'absentant toujours plus de l'école. Enfin, il disait ne pas pouvoir s'engager dans une relation de couple, car ses sentiments auraient pu changer. « Je suis pour la sincérité », proclamait-il, refusant d'investir une relation qu'il aurait pu rompre plus tard. Il apparaît ici que la fidélité à ses pulsions prenait le pas sur la fidélité à sa parole, et qu'il cherchait une vérité subjective dans son vécu pulsionnel plutôt que dans la logique du discours. Mais ce n'est pas sans raison : quand le langage ne donne plus de garanties solides, à quoi d'autre s'en remettre qu'à l'expérience des sens ? Ce jeune homme ne pouvait se résoudre à un quelconque engagement à cause de l'incertitude liée à la contingence : l'avenir étant imprévisible, il ne se risquait à aucune promesse, à aucune parole qui engagerait son devenir. Cette incertitude était associée autant à l'impossibilité de prévoir ce que lui-même allait ressentir, qu'à l'impossibilité de savoir les sentiments futurs de l'autre. « Je ne peux pas faire confiance », me disait-il. « Je ne peux pas croire dans l'amour de quelqu'un. » Et comme la jeune femme dont je viens de parler, il m'a avoué plus tard : « Je ne supporte pas d'être délaissé ». Quand son mal-être s'est encore accentué, il s'est plaint de ne plus trouver aucun plaisir « sauf le sexe ». Mais dès qu'il me dit cela, il y objecta en affirmant : « Mais j'ai du plaisir aussi à ne rien faire ». Cette objection venait donc réfuter la souffrance liée au manque dont il se plaignait. Sa jouissance du rien pourrait correspondre à ce que J.-P. Lebrun désigne comme « jouissance unienne », ou ce que C. Melman évoque comme « jouissance antéphallique¹⁵ » : une jouissance totale et solitaire qui objecte au phallus en tant que signifiant du manque. La défiance envers l'incertitude amoureuse et la jouissance objectant au manque semblent révéler une incapacité à supporter le manque dans l'Autre, son caractère inconnaissable et imprévisible. Et cela concerne autant le partenaire, l'Autre du sexe, que l'Autre intime, l'inconscient. L'hypersexualité interroge alors la possibilité d'une jouissance qui ferait l'économie du désir du partenaire, qui éviterait d'avoir à tenir compte de cette dimension d'altérité. En effet, ces sujets ne se plaignent pas de l'impossibilité d'un rapport complémentaire avec leur partenaire sexuel, ils se plaignent de l'impossibilité d'une relation d'amour. La jeune femme

15. Lebrun Jean-Pierre, « Où est passée la perversion ? », *Journées de l'ALI consacrées à la perversion*, 18-19/01/2019. <https://www.freud-lacan.com/getpagedocument/27770>

refusait d'accorder toute confiance à la parole d'un homme¹⁶ qui risquait de la trahir. Et le jeune homme ne pouvait se fier ni à la parole d'une femme ni même à la sienne, puisqu'autant ses pulsions que celles de l'autre risquaient de changer et rendraient cette parole caduque. Donc, face à une faillite du fonctionnement de l'Autre comme référence de la parole, et face à son caractère radicalement autre, c'est-à-dire l'impossibilité d'en tout savoir, l'hypersexualité semble interroger la possibilité pour le sujet de se passer de l'altérité comme repère, de se passer de la différence comme borne qui permette d'inscrire les coordonnées de sa position de sujet. Cette expérimentation produit cependant un piètre résultat, puisque ces sujets souffrent de leur incapacité à s'investir dans un quelconque acte qui les convoque comme sujet désirant. Le désir est rabattu sur une pulsion qui est considérée comme un besoin et qui ne permet pas au sujet de soutenir une énonciation propre. La sexualité réduite à un besoin n'amène pas le sujet à se l'approprier voire à s'y identifier, elle ne lui permet pas d'orienter son existence. Et l'hypersexualité se révèle alors comme un agir sans sujet.

Une jouissance sans altérité

En conclusion, l'hypersexualité peut être lue comme un avatar de la libération sexuelle propre à l'évolution de notre contexte socio-culturel contemporain, qui fragilise la dimension de l'altérité en la réduisant à une complémentarité et qui fragilise la subjectivité en rabattant la pulsion sur le besoin organique. La sexualité y est envisagée comme un champ qui ne serait plus soumis à une détermination, ce qu'exprime notamment le refus de l'assignation à une identité sexuelle ou à une jouissance partielle. Ceci renvoie au paradoxe d'une certaine injonction sociale de jouissance, où il s'agirait pour chacun d'exiger sa liberté sans prendre de risque, de prendre son autonomie sans se référer à une autorité, et de se référer à ses propres actes sans se faire sujet d'une parole.

L'hypersexualité peut donc être entendue comme une tentative de subjectivation à partir d'une jouissance qui exclut la dimension de l'altérité. C'est une tentative de traiter le réel du sexuel par des actes réels qui procurent une puissance imaginaire, mais sans différenciation symbolique recourant à une parole. Face à une faillite du fonctionnement de l'Autre, comme la révèle l'abandon par l'Autre dans le trauma psychique, ou face au risque

16. Car la femme « elle est elle-même sujette à l'Autre, tout autant que l'homme ». (Lacan Jacques, *Op. cit.*, p. 82.)

de s'appuyer sur le lieu vide de l'Autre, qui n'offre pas de garantie absolue dans l'amour, l'hypersexualité semble interroger la possibilité d'une relation qui se passerait de la reconnaissance de l'altérité. L'hypersexualité est donc une tentative de jouir d'une sexualité sans sexuel, c'est-à-dire sans la dimension de la perte qu'introduit la prise en compte de la différence. Cette hypersexualité réduit alors l'Autre à un objet pulsionnel, objet partiel que l'on peut maîtriser. Cependant, l'hypersexualité n'est pas un symptôme, au sens où elle n'est pas une plainte dont se saisit le sujet et où elle ne s'accompagne pas d'une demande de traitement. C'est donc la recherche expérimentale d'une réponse subjective, qui se perd malheureusement faute de faire une place à l'Autre du langage. Car, faute de tenir compte de l'autre, la place de l'un ne peut se faire reconnaître. Cette ellipse de l'altérité empêche la sexuation, au sens de l'inscription d'une disparité des jouissances par rapport à la castration. Et faute de s'appuyer sur le langage, le sujet ne peut faire tenir un lien social. Il ne lui reste alors qu'une jouissance qui objecte au phallus comme manque et qui objective l'Autre pour le réduire à l'objet d'un besoin. Cette jouissance ne serait ni masculine ni féminine, mais neutre : une jouissance du « on », une jouissance « onnienne » pour jouer avec le terme proposé par J.-P. Lebrun. La perte qui s'associe à cette jouissance concerne le partenaire, l'Autre, et le sujet y perd la possibilité de l'amour et du désir. C'est ici que, comme psychanalystes, nous avons à faire valoir le recours au langage, en soutenant ces jeunes à parler de ce qui leur échappe, en les aidant à y situer un manque dont ils peuvent se plaindre et qui donne lieu à une demande, pour leur permettre de (re)lancer la logique du désir.